



# Un taxi à Pékin

(*Xiari Nuanyangyang*)  
de NING Ying

## Fiche technique

Chine - 2001 - 1h20

Réalisation et montage :  
**NING Ying**

Scénaristes :  
**NING Dai**  
**NING Ying**

Image :  
**GAO Fei**

Son :  
**CHAO Jun**  
**SONG Qin**

Musique :  
**ZHU Xiaomin**

Interprètes :  
**YU Lei**  
(Feng De, dit Dezi,  
le chauffeur de taxi)  
**ZUO Baito**  
(Lin Zang, sa première femme)  
**TAO Hong**  
(Zhao Yuan, l'intello)  
**GAI Yi**  
(Xiao Xue, la serveuse)



## Résumé

Un bureau de conciliation avant divorce : une employée enregistre la volonté de Feng De et de sa femme de se quitter. Puis, après un épisode houleux entre sa mère et son ex-femme, Fen De reprend son travail de chauffeur de taxi.

C'est un métier en mutation qui devient de plus en plus difficile : sa clientèle traditionnelle, aisée, possède maintenant de plus en plus souvent des voitures personnelles, la réglementation est plus stricte et plus tatillonne, les accidents et les actes de violence sont plus nombreux. Mais ces difficultés ne rebutent pas Feng De.

Grâce à ce métier, il croise des gens dont les vies dépassent son horizon, et comme il est avant tout coureur de jupons, il peut rencontrer beaucoup de femmes qui, le plus souvent, l'utilisent avant de disparaître de sa vie : une bibliothécaire, une serveuse de restaurant, une jeune paysanne fraîchement arrivée à Pékin...

## Critique

Cinéaste très indépendante, Ning Ying mène depuis une décennie une œuvre tout entière consacrée à l'observation attentive d'un corps malade et pourtant bien vivant, aimé et redouté. Ce corps s'appelle Pékin, dont ce nouveau film est un troisième portrait, dans des tonalités très différentes des deux précédents. Après l'évocation tendre et souriante des rapports dans un groupe de vieillards amateurs d'opéra dans **Zhao Le (Jouer pour le plaisir)** en 1992, après le documentaire cruel et virulent **Ronde de flics à Pékin**, en 1995, ce nouveau volet emprunte un chemin inédit, et d'abord déroutant. Le film s'ouvre sur une série d'altercations dans le même cadre fixe au bureau des divorces, auxquelles succède une scène violente entre le jeune homme et sa femme, qui finit par le plaquer au milieu de la rue.

Le jeune homme, Dezi, est chauffeur de taxi. Des péripéties de sa vie sentimentale à la chronique des rencontres que suscite

L E F R A N C E

[www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)

son métier, **Un taxi à Pékin** semble d'abord un portrait psychologique de la condition urbaine dans une métropole chinoise contemporaine. Cette première impression est brouillée par la multiplication des silhouettes, l'instabilité des situations dans lesquelles le personnage est successivement montré. On pense alors plutôt à un kaléidoscope sociologique, montage d'instantanés significatifs de l'émiettement des rapports humains sous la pression d'une modernisation accélérée et incontrôlée. Malgré leur intérêt, ces deux pistes - psychologique et sociologique - auraient vite montré leurs limites. Mais le carburant d'**Un taxi à Pékin** n'est ni romanesque ni descriptif, il est poétique.

A mesure que Dezi s'enfonce dans ses errances tarifées, ses dérives dans les boîtes branchées et ses dragues sans lendemain, le décor nocturne de la mégapole en chantier, traitée en lumières expressionnistes, et l'ivresse morbide qui engourdit peu à peu le quotidien du personnage donnent forme à ce qui s'apparente davantage à un cauchemar qu'à un constat. Les scintillements hyperréalistes du passage à l'économie de marché et la grisaille délayée de la dissolution d'un monde traditionnel, les ralentis qui déréalisent et les compositions glacées qui suggèrent l'emprise de l'esthétique publicitaire murmurent une effrayante berceuse. L'élégance des plans comme la violence des ruptures de ton laissent sourdre un trouble qu'aucune explication ne résout : l'angoisse de ce qui, au-delà du jeune homme qui la parcourt sans fin, travaille les entrailles de la ville elle-même.

Jean-Michel Frodon  
*Le monde - 30 janvier 2002*

Avec **Zhao le (Jouer pour le plaisir)** en 1992 et **Ronde de flics à Pékin** en 1995 (un film de 1990, **Youren pianpian/ Quelqu'un est tombé amoureux de moi**, est resté inédit en France), Ning Ying offrait une vision

alors inaccoutumée de la capitale chinoise. Réalisme périphérique, exploration du quotidien, rues délabrées, pittoresque plus ou moins volontaire de scènes filmées dans des bains-douches ou des commissariats de police, tout cela cernait un nouveau Pékin vaguement étonné de sa démaoïsation rampante. Sur ce terrain idéologiquement désinvesti, Ning Ying portait un regard pince-sans-rire et prenait le temps de se perdre en longueurs et déambulations.

Ce plaisir tend à s'effacer dans **Un taxi à Pékin**, où tout se passe comme s'il s'agissait de donner des gages à une pseudo-modernité filmique (les plongées zoomées et introductives sur la ville, les légères ruptures de continuité au sein d'un même plan) et scénaristique (Un sujet de "société" : le divorce).

Après tout, les six ans qui séparent ce **Taxi à Pékin** de **la Ronde de flics à Pékin** justifient bien sûr changement de perspective, à la suite duquel ce chauffeur de taxi mal marié rencontrant d'autres femmes dans l'exercice de son métier, constituait probablement un guide possible du Pékin urbain d'aujourd'hui.

Mais le point de vue est mal assumé, oscillant sans cesse entre premier et second degré. Ainsi d'une bande sonore envahissante, à base de musiques commerciales occidentales ou occidentalisées, qui pourrait certes signifier le malaise d'une société basculant du surencadrement collectiviste à la surmodernité individualiste, mais qui finit par essentiellement jouer un rôle prosaïque d'immersion du spectateur dans une ambiance branchée.

Avec **Un taxi à Pékin** le cinéma de Ning Ying renonce à son identité pour rejoindre le marché global des images. Pas de doute, se dit-on, la Chine a bel et bien adhéré à l'Organisation Mondiale du Commerce.

Eric Derobert  
*Positif n°493 - Mars 2002*

Avant ce taxi, Ning Ying avait réalisé l'excellent **Ronde de flics à Pékin**, qui décrivait avec une ironie mordante et une vraie force subversive, les déboires absurdes de policiers dans le règlement des affaires quotidiennes. C'est peu dire que ce dernier film déçoit. On y suit un chauffeur de taxi à la fois volage et malheureux avec ses conquêtes, de jolies filles rencontrées lors de ses tournées avec qui l'idylle ne dure jamais très longtemps. Ning Ying file un peu vite, sans s'en méfier, la métaphore du taxi comme représentation de la vie elle-même : tout passe, rien ne dure. Mais de cette accumulation de vignettes ne ressort rien d'autre qu'une impression de casting. Au "tout passe, rien ne dure", une deuxième ligne évite cependant au film de sombrer dans l'anecdotique, celle du "tout se répète", où la douloureuse reproduction du même donne progressivement une épaisseur au héros de cette histoire.

De même, lorsque Ning Yin prend le temps d'inscrire une séquence dans la durée, elle réussit à saisir dans une sorte d'effervescence documentaire le rythme de la ville. Dommage que cette ligne-là, celle de la répétition dans le quotidien, soit la moins affirmée.

Jean-Sébastien Chauvin  
*Cahiers du cinéma n°565 - février 2002*

Dans la série "portrait de la Chine en pleine mutation économique-culturelle" - un genre en soi dans le nouveau cinéma chinois -, voici un éclairage neuf. En s'attachant à un jeune chauffeur de taxi, **Un taxi à Pékin** tourne le dos aux oeuvres récentes, plus axées sur le paupérisme (de **Xiao Wu, artisan pick-pocket**, de Jia Zhang Ke, à **Beijing Bicycle**, de Wang Xiaoshun), pour ratisser plus large. Car notre conducteur, moderne "picaro", voit défiler sur sa banquette arrière toutes les couches sociales de la Chine d'aujourd'hui : riche parvenu, paysan au revenu modeste, présentatrice de télé, mafieux mena-

çant, intello dégoûtée par la course à l'argent de la nouvelle société chinoise, etc. Et le Pékin qu'il traverse n'est plus celui des ruelles aveugles et sales, mais une métropole moderne aux "shopping centers" rutilants, aux larges échangeurs congestionnés, aux night-clubs bondés où la Tsing-Tao coule à flots.

Sur ce parti pris documentaire, la cinéaste, Ning Ying (dont on avait goûté le sens de l'observation dans l'ironique **Ronde de flics à Pékin**), plaque un semblant de fiction : la drague désinvolte du jeune "taximan", qui passe d'amourettes passagères en ruptures violentes. De cette ronde amoureuse se dégage une profonde amertume, soulignée par le suicide d'une des jeunes femmes. Dommage, pourtant, que la réalisatrice n'accorde pas plus d'attention à chacun de ces personnages, trop vite croisés. Quelques séquences de groupe - les chauffeurs de taxi rassemblés pour une folklorique réunion d'information, ou au hammam - et de surprenants paysages nocturnes en disent tout de même plus long que les meilleurs reportages sur la "nouvelle Chine".

Aurélien Ferenczi  
*Télérama n°2716 - 2 février 2002*

Le plus captivant d'**Un taxi à Pékin**, film de la réalisatrice chinoise Ning Ying, n'est pas tant dans ce qu'on croit (la fiction) que dans ce qu'on voit (le documentaire). Derrière l'affaire de Feng De, jeune chauffeur de taxi pékinois qui vaque de divorce en nouvelle épouse, ce qui capture la curiosité c'est le spectacle de la mégapole chinoise en pleine éruption, titanesque work in progress dont la frénésie immobilière ne risque guère de s'apaiser puisque Pékin a été élu ville olympique pour les jeux de 2008.

Arrière-mondes. La réalisatrice semble elle-même dans cet état de strabisme divergent : un oeil sur ses petits personnages, l'autre sur sa grande ville en chantier à laquelle elle a déjà consacré

deux films, **Jouer pour le plaisir**, en 1992, et **Ronde de flics à Pékin**, en 1995. Cet écartèlement donne au film son caractère un peu louche. Avec bénédiction lorsque, traînant en ville, la caméra déniche à la volée les arrière-mondes qui pullulent derrière la façade du «miracle» chinois. Provinciaux déboussolés qui imaginent qu'on peut prendre un taxi sans payer, ouvriers fantomatiques sur les chantiers la nuit, mondains plus ou moins mafieux s'adonnant à la dolce vita locale dans le clair-obscur de quelque night-club permissif (ces filles-là sont-elles des femmes?), déclassés exténués qui vivent dans les arrière-cours en rêvant de marques étrangères (Gucci ayant la faveur, parce qu'en chinois le nom sonne bien).

Blagues salaces. A cet égard, la plus belle scène de ce ciné-reportage ausculte la réunion d'une sorte de syndicat des chauffeurs de taxi où les responsables à l'ancienne pataugent dans la vieille rhétorique marxo-maoïste, tandis que dans la salle les blagues salaces le disputent aux bâillements bruyants. Ce qui suffit à instruire sur une partie de la situation chinoise : le grand bond en avant au bord du gouffre. Cette évocation est si percutante que, sur l'autre plateau du film, le taxi-movie sentimental ne fait pas toujours le poids. Même s'il est montré que le bazar affectif de ces quelques citadins moyens n'a rien à envier question chaos au chantier urbain.

Mais les images systématiquement chahutées, cadrées de traviole ou montées au cutter, frôlent le pléonasme. Dans quelle bible du cinéma est-il gravé qu'un scénario tellurique exige des images sismiques? A force le fil se perd et casse. Au flot roulant du film, on ne se soucie guère alors que la barque dérive et, finalement, coule.

Gérard Lefort  
*Libération - 30 janvier 2002*

## Propos de la réalisatrice

Durant cette dernière décennie, j'ai vu ma ville, Pékin, se transformer de façon étonnante.

En 1992, avec **Jouer pour le plaisir** j'ai réalisé une comédie sur la disparition des modes de vie traditionnels. Dans **Ronde de flics à Pékin** sur le ton de l'humour noir, je me suis attachée à montrer cette nouvelle réalité et les difficultés à s'y adapter.

Avec ce nouveau film, l'ampleur des changements de nos vies et l'anxiété de la nouvelle génération sont représentées sous forme d'une rhapsodie, à travers le regard d'un jeune chauffeur de taxi. Quand je regarde ces trois films, je les perçois comme un trilogie sur trois générations de Pékinois : les grands-parents (**Jouer pour le plaisir**), les parents (**Ronde de flics à Pékin**) et les enfants.

Pour illustrer les changements de Pékin, j'ai choisi de suivre un taxi, petit théâtre mouvant, idéal pour montrer toutes sortes de personnages en un court voyage. Le taxi est un mode de transport très utilisé dans les villes chinoises car les autres moyens de transports publics ne sont pas aussi efficaces pour couvrir ces villes énormes. Le taxi est également pris par des gens simples. C'est pourquoi même un migrant de la campagne peut avoir naturellement l'idée de prendre un taxi et ne pas payer.

Cela arrive fréquemment.

Si bien que pour explorer un changement complexe mais rapide, je devais bouger plus vite qu'avec les vélos des policiers de **Ronde de flics** et le taxi m'a semblé bien correspondre à ce que je cherchais !

La profession de taxi est en continuelle réorganisation depuis quinze ans. Les taxis étaient d'abord des taxis d'Etat, puis ils ont appartenu à des coopératives et ont été à moitié privatisés. Maintenant, les chauffeurs de taxi dépendent de sociétés. Le cas le plus répandu est celui où la voiture appar-

tient au chauffeur mais sa licence est donnée à une société à laquelle il appartient. Cette société est responsable du contrôle administratif et de la formation des chauffeurs qui eux-mêmes la payent.

**Comment présenteriez-vous les personnages féminins de votre film ?**

Toutes les femmes du film sont d'un milieu social différent. La femme de Dezi (Lin Fang) est une Pékinoise assez commune : peu de formation comme de nombreuses femmes qui, du fait des changements économiques, perdent de l'importance voire même leur emploi d'Etat. C'est pourquoi elle joue au Mahjong toute la journée.

Xiao Xue qui se suicide vient de la campagne, mais elle ne peut s'adapter à la ville et ses changements. C'est une rêveuse et elle rêve l'amour qui pourrait être entre elle et Dezi en opposition à l'autre campagnarde, plus matérialiste et capable de survivre dans la ville, qui finalement épousera Dezi. L'émigration paysanne est le phénomène le plus marquant actuellement.

Zhao Yuan, la bibliothécaire, est le nouveau "produit" de la jeune génération. Elle représente les rêves, les illusions, les espoirs d'une génération au début de la prospérité ; elle marque aussi le peu de place laissée aux intellectuels.

Actuellement, il y a véritablement la queue à la porte des "bureaux de mariage et de divorce". Essentiellement pour divorcer, car la Société, surtout parmi les jeunes, commence à accepter la notion d'amour libre.

C'est évidemment très déstabilisant pour la notion de famille d'autant plus que de nombreux couples actuels n'ont pas eu de relations sexuelles avant leur mariage et n'ont pu découvrir qu'après, l'absence de cet accord de base.

Jusqu'au milieu des années 80, il était interdit de vivre en concubinage, mais en peu de temps, tout a changé surtout avec la multiplication des dancings et

des bars-karaoke.

Les changements les plus marquants peuvent être symbolisés simplement par cette nouvelle attitude par rapport à la vie sexuelle. Ainsi, j'ai mis en valeur le corps féminin pour mieux montrer que le sexe commence à devenir plus important dans notre société.

*Dossier distributeur*

## La réalisatrice

Ning Ying est née à Pékin en octobre 1959. En 1978 elle entre à l'Académie de Pékin, y passe ses examens et obtient en 1982 une bourse pour étudier en Italie au "Centro sperimentale di cinematografia". Assistante de Bertolucci pour **Le dernier Empereur**, elle réalise son premier film en 1990.

*Dossier distributeur*

## Filmographie

<b>Youren Pianpian</b>	1990
Quelqu'un est tombé amoureux de moi	
<b>Zhao Le</b>	1992
Jouer pour le plaisir	
<b>Minjing Gushi</b>	1995
Ronde de flics à Pékin	
<b>Xiari Nuanyangyang</b>	2001
Un taxi à Pékin	

### Documents disponibles au France

Revue de Presse  
(Télérama, Libération, Les inrockuptibles, Le monde)  
Cahiers du cinéma n°565 - Mars 2002  
Positif n°493 - Mars 2002  
Dossier distributeur